

L'émotion au service de la foi

Taizé à Genève

... **Blaise Menu**, Genève
pasteur, responsable du Service jeunesse (ajeg)¹

Parce qu'au fond il n'y croit plus vraiment, le christianisme occidental est menacé de déprime. Et il entraîne dans son spleen spirituel ceux et celles dont il devrait pourtant prendre le plus grand soin : les jeunes. Ils peinent à trouver place dans le monde que nous leur laissons, et dont l'état des lieux est décrit avec complexité par les sociologues et morosité par les spécialistes de l'environnement. Or voici que des Eglises elles-mêmes élargissent des espaces de résistance spirituelle qui viennent contrarier les fatalités ecclésiales, stimuler les engagements et la mise en route spirituelle de milliers de jeunes. Le développement de Taizé, le passage persistant de milliers de jeunes dans le village bourguignon, semaine après semaine, est un phénomène singulier. Après l'ébranlement sans précédent du religieux, la fin des anciennes idéologies et le désenchantement du monde, on s'étonne de la continuité des rencontres européennes après trente ans de pèlerinage. Car la crise touche surtout les institutions et les lieux de référence séculaire, tandis que le réenchantement du monde a pu, du côté chrétien aussi, libérer des éner-

gies en direction de mouvements sans affiliation régulée, permettant ainsi une adhésion du cœur dans la liberté. Taizé l'a bien compris : la communauté captive les jeunes sans les capter. Au sortir de quelques jours à Taizé, ils sont renvoyés vers leurs Eglises ou leurs espaces de vie, munis d'un bagage spirituel, de quelques jalons pour porter chants et prières un peu plus loin. Jamais je n'ai entendu un frère dire « Nos jeunes... », alors que l'expression est sur les lèvres de tous les catéchètes, même des plus prudents.

Entre fête et silence

A la faveur de quelques voyages de catéchumènes à Taizé (l'expérience se vérifie en d'autres lieux, tels Mazille ou Bose), j'ai souvent été surpris par la rapide évolution de ceux et celles qui, après quelques heures bruyantes de bus, passé le choc de la première célébration et du premier silence, se découvraient moins seuls à essayer de croire.

La rencontre et la fréquentation joyeuse d'autres jeunes, la qualité d'accueil et d'écoute des frères, le partage biblique existentiel, l'expérience spirituelle d'une unité plurielle, la sobriété du propos liturgique et l'approche pacifiante des chants

Du 28 décembre 2007 au 1^{er} janvier 2008, des milliers de jeunes seront accueillis dans les paroisses et dans les familles de Genève et de la région lémanique, à l'occasion de la 30^e Rencontre européenne de Taizé. Un pèlerinage œcuménique de confiance sur la terre, une réponse vivante au besoin spirituel des jeunes.

1 • Animation jeunesse de l'Eglise protestante de Genève.

sont autant de facteurs qui atteignent les cœurs, dévoilant aux jeunes leur mélodie intérieure. Ils s'y risqueront parce que d'autres, par dizaines, le font aussi et qu'apparemment ils ne risquent rien - sinon de se mettre à croire. Là, chacun son rythme : on peut s'exposer à la foi, chanter ou se laisser porter par le chant, tandis que le quotidien offre peu de lieux de reconnaissance.

Avec justesse, Olivier Clément évoque Taizé comme un lieu que l'on se raconte : « Souvent ils viennent parce que des amis leur parlent de la communauté, et l'amitié, à notre époque, est une des choses les plus importantes pour faire découvrir la foi, certains jeunes ne sachant parfois vraiment plus rien du message chrétien. »

Contre les déluges verbaux et la multiplicité des signes qui les sollicitent chaque jour, contre les langages religieux convenus, les jeunes trouvent à Taizé l'espace d'une sobriété inattendue, d'une simplicité de chaque instant qui ne les empêchent ni de rire ni de chanter, ni de jouer ni de faire la fête. Hypersensibles à l'authenticité des paroles et à la cohérence des gestes, ils questionneront les frères pour apprivoiser l'étrange vis-à-vis d'une condition et de choix de vie qui les étonnent et les impressionnent. Puis ils repartiront, rarement indifférents.

Taizé et JMJ

Pour un lecteur catholique ou pour le tout-venant un peu informé, un effet de comparaison s'impose avec les JMJ (Journées mondiales de la jeunesse). Est-ce pertinent ? Lancées en 1984 par Jean Paul II, les JMJ devraient leur inspiration à l'expérience des rencontres européennes de Taizé. Pourtant, la comparaison ne saurait se suffire du simple dénombrement : chacune de ces mani-

festations donne lieu à une spiritualité particulière. Trois différences sont à noter à propos de l'œcuménisme, de la figure rencontrée et de la prise en charge communautaire.

L'insistance œcuménique : même si des voix (protestantes) s'élèvent pour questionner le tropisme catholicisant de la communauté œcuménique de Taizé (particulièrement quant à la célébration eucharistique), et *même si*, depuis trente ans, celle-ci s'est surtout rendue dans des villes dont le profil religieux est avant tout catholique (Paris, Varsovie, Milan, Zagreb...), ces étapes du pèlerinage de confiance demeurent une démarche œcuménique inscrite dans le travail d'accueil et l'intelligence spirituelle déployés par les frères tout au long de l'année à Taizé même. De leur côté, les JMJ privilégient une approche confessionnelle, exclusive mais légitime en tant que telle, où la logique institutionnelle bat son plein. Une année sur deux, ces JMJ sont diocésaines, en alternance avec un grand rendez-vous international voyant converger des centaines de milliers de jeunes.

Le Christ seul : même si la communauté de Taizé a pu flirter avec l'image de son fondateur Frère Roger (au point de faire parfois oublier cette autre grande personnalité de Taizé que fut Max Thurian), il apparaît que la figure centrale est et demeure le Christ, au point qu'on pourrait parler d'une véritable obsession christologique, tant l'expression christique imprègne la prière, les chants et les gestes de la communauté. On pouvait craindre que le changement de prier entamât l'enthousiasme des pèlerins ; il n'en est rien, preuve que les regards convergent ailleurs et que les médiations instituées - il y en a forcément - sont au service du projet.

On objectera que la comparaison pêche par complaisance et approximation, et que les chiffres de participation devraient rendre le propos plus mesuré. Reste que la figure du pape joue, dans la logique catholique, un rôle éminemment rassembleur, qu'elle soit ou non suivie dans ses recommandations, morales notamment, par la jeune génération, sinon par les plus convaincus. Les JMJ s'appuient résolument sur la personnalisation. On ne saurait dire que le Christ n'y est point célébré, mais le renvoi y est moins net et constant, tandis que l'événement tient plus de l'attraction que de l'exposition personnelle à l'ultime. Pour le dire abruptement, le pape bouche la vue. Les JMJ ne renvoient pas de questions mais plutôt des réponses, car la médiation institutionnelle arrête la démarche davantage qu'elle ne la stimule. Le pape incarne l'homogénéité de la foi et la continuité de l'institution ecclésiale.

Qu'incarne Taizé ? L'insaisissable, dans le décalage du regard. Même dans ses grandes entreprises de rassemblement, la communauté transpire une humilité et une cohérence que les institutions ecclésiales, quel que soit leur bord confessionnel, peinent à honorer. Hors de toute contrainte, cette authenticité et cette vérité de la rencontre jouent un rôle déterminant dans la présence durable des jeunes.

La communauté invitante et célébrante : enfin, même si le canevas global de ces rencontres semble identique, chaque espace déploie ses propres logiques. Davantage que les rendez-vous des JMJ, la dynamique des rencontres européennes joue sur le va-et-vient essentiel entre le local et l'événementiel, au point que les grandes prières communes (deux par jour) ne sont qu'un aspect de la rencontre. Celle-ci s'articule sur trois pôles : les temps de prière en halle, les carre-

fours ou les rencontres nationales, et les contacts de proximité en paroisse, dans la pluralité des origines représentées et mélangées - à mon avis, l'aspect le plus déterminant. Ainsi, malgré l'intensité de grands moments de prière, indispensables à la cohésion du projet et propres à éveiller la curiosité du regard, l'essentiel se joue ailleurs : dans la discrétion des rencontres, dans la qualité des échanges, dans le partage biblique, dans l'accueil et la reconnaissance de l'autre, avec ses références et sa tradition, dans cette part qui se soustrait à l'intérêt du regard et qui fait pourtant pleinement partie du projet.

Questionner la routine

Mais nous contenter de ces divergences entre les rencontres de Taizé et les JMJ ne suffit pas au propos. Ce serait occulter un peu vite les convergences qui viennent questionner nos Eglises dans leurs pratiques routinières. Trois motifs méritent d'être soulignés, en lien avec le flot des pèlerins : le sentiment d'appartenance, l'expérience émotionnelle et la mise en route spirituelle. Proches des précédents, ils constituent l'avvers de la comparaison que nous avons proposée.

Un-e parmi/avec d'autres : à l'heure de la mondialisation, les grands rassemblements cèdent-ils à la globalisation spirituelle ? Ils apparaissent comme une manière positive pour les jeunes d'être ensemble dans un monde en transformation et de chercher à avoir prise sur ce monde - à moins que ce ne soit pour certains l'occasion d'un refuge dans l'insistant. On mesure mal la solitude spirituelle des jeunes, pourtant avides de relations intenses et vraies et capables de silence. Rapportés à d'autres jeunes, par milliers, ils voient que la foi n'est pas

églises

qu'une affaire individuelle, mais qu'elle mobilise un peuple bigarré, convoqué à la célébration.

L'émotion reconnue : il est de bon ton dans les milieux d'Eglise traditionnels, souvent protestants, de se gausser des manifestations émotionnelles. Au besoin, on trouve toujours des motifs théologiques pour justifier cette méfiance. Mais quelle étrange confusion vient frapper les esprits raisonnables qui tend à tenir indistinctement pour suspectes les expressions culturelles de la foi, les manipulations extatiques de masse et la revendication de vivre sa foi corporellement ?

A l'image des concerts dont les jeunes sont friands et familiers, la participation à une communauté festive mobilise le corps de manière autrement plus inventive et stimulante. Pour ces adhérents occasionnels mais généreux, la célébration exalte une affinité ponctuelle et enivrante : « J'y étais ! » C'est vrai que l'adhésion est alors moins de conviction que d'intuition, moins durable qu'occasionnelle. En privilégiant l'émotion intense sur les relations longues (qui dit que la première n'est pas le portique des secondes ?), on risque de ne satisfaire qu'à la fluidité des modes et des humeurs, là où les institutions portent un regard plus ambitieux, mais décalé. Plutôt que de se lamenter et se contenter d'une éternelle insatisfaction ecclésiale, on devrait être plus attentif à la pertinence de cette entrée-là, trop souvent négligée parce que suspecte, et la subvertir, c'est-à-dire la reconnaître et la mener plus loin.

Une spiritualité du chemin : en gravissant le mont Sinäï, le pèlerin sera peut-être déçu de l'environnement fruste qui l'attend au sommet : chapelle fermée et sans grand intérêt, prolifération de marchands de babioles. Il se consolera, cer-

tes, avec le magnifique paysage. Mais s'il a eu la chance d'accéder au sommet depuis la plaine par le chemin des bergers, sur le flanc droit, plutôt que par la large voie des chameaux, il se rappellera que ce qui importait n'était pas le but mais le chemin y conduisant, car c'est lui qui donne sens au voyage et rend le retour plus léger, malgré la fatigue.

Par cette évocation, je veux endosser le mot de « pèlerinage », qui sonne curieusement aux oreilles protestantes tout de même, comme l'écho d'un monde oublié. Le pèlerin est celui ou celle qui accepte d'avancer tandis que le chemin, bien que balisé, lui est inconnu. Il avance en confiance, parce qu'il regarde à l'essentiel et demeure présent à lui-même, ce que chaque pas lui rappelle au moment où il est tenté par la fatigue ou le découragement.

Taizé est de ces lieux qui, à mes yeux, permettent d'avancer avec confiance sur le chemin de l'unité, parce qu'on y apprend à ne pas seulement constater la crise des médiations spirituelles, mais à trouver le courage de remédier à la crise spirituelle qui touche les plus fragiles, les moins équipés - les jeunes -, par des gestes simples et des paroles décisives qui donnent de porter le regard plus loin que les logiques confessionnelles et les médiations obligées.

Il leur est proposé une spiritualité pétrienne du voyage et de la pérégrination, pour ne jamais se contenter des évidences. Ils découvrent qu'ils font partie d'un récit et qu'une parole leur est confiée dont ils deviennent, eux, les médiateurs. Puisse le pèlerinage de confiance, dont une étape nouvelle et courageuse sera bientôt franchie à Genève, nous rapprocher intensément du Christ, auquel nous appartenons.

Bl. M.